

## La « Révolution » Descartes

La « Révolution » Descartes – c'en est une, car c'est un changement complet de paradigme – c'est l'autonomisation de la pensée, de la science, de la philosophie par rapport aux révélations, qu'elles soient celles de la religion et de l'Eglise ou de l'autorité, du pouvoir royal et de sa censure (véritable police de la pensée).

La pensée Descartes est d'abord assise sur le doute par rapport à ce qui est considéré comme établi et intangible, que cela provienne de la « Révélation » divine telle qu'établie par l'Eglise ou d'injonctions du pouvoir royal et de ses relais. C'est la condition pour que les connaissances soient assurées.

Il déconstruit les connaissances de l'époque pour les mettre en doute et pouvoir reconstruire chaque savoir sur la distinction du vrai et du faux, fondée sur la raison.

La « Raison » se déploie contre l'obscurantisme. Ce n'est pas la certitude d'« avoir raison », mais elle est assise sur le RAISON-nement. Il y a dans la révolution Descartes une sorte d'inversion de la charge de la preuve et de la légitimité scientifique, qui n'est plus assise sur l'autorité ou l'écriture - fut-elle « sainte ». La Raison, que chacun reçoit en partage pour l'exercer librement, tend à produire une intelligibilité progressive du monde et de la société ; c'est la condition de la liberté humaine. Une conception rationnelle se substitue à une conception religieuse de la vérité révélée.

Le *Discours de la méthode* de 1637 précise<sup>3</sup>, dans le contexte de l'époque, les règles, qui deviendront les bases de toute recherche scientifique : en ne jamais prendre pour vrai ce qui n'est pas établi comme tel ; diviser chaque difficulté en sous-parties pour les résoudre ; partir du plus simple ; relier les éléments.

Descartes présente ainsi les règles de la méthode (deuxième partie) : « [...] au lieu du grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne pas manquer une seule fois à les observer. »

- « le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute » (évidence) ;
- « le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre » (analyse) ;
- « le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres » (raisonnement et synthèse) ;
- « et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre » (dénombrement).

On a là le cœur de la méthode de Descartes, qui reste fondamentale, même si elle doit être aujourd'hui enrichie de nos réalités et connaissances<sup>4</sup>.

La « pensée Descartes », c'est instiller le doute par rapport à tout ce qui est présenté comme établi ou révélé. C'est développer la recherche scientifique, expérimenter, analyser, confronter aux autres. C'est une démarche patiente, ouverte, progressive.

---

<sup>3</sup> Ed. Le Monde de la Philosophie, 2020.

<sup>4</sup> On ne peut pas suivre ce que propose aujourd'hui Philippe Herzog, lorsqu'il parle de « failles de la raison » et qu'il propose un « nouveau discours de la méthode » ; cela reviendrait à « jeter le bébé avec l'eau du bain ». Philippe Herzog, *Les failles de la raison*, Descartes et Cie, 2022.

La pensée Descartes, c'est le triomphe de la raison sur l'obscurantisme. La Raison, que chacun reçoit en partage pour l'exercer librement, tend à produire une intelligibilité progressive du monde et de la société.

Toute nouvelle découverte scientifique, toute théorie repose sur la mise en cause des connaissances considérées comme établies jusque-là. On sait depuis Popper<sup>5</sup> et Feyerabend<sup>6</sup> que le caractère scientifique d'une thèse, d'un apport, d'une théorie repose sur sa réfutabilité, la claire exposition de sa démarche, de ses hypothèses, des expérimentations.

Chaque découverte scientifique nous fait prendre conscience de l'océan de nos méconnaissances, de l'abîme de nos incertitudes.

Il faut remettre Descartes, sa pensée, son *Cogito* – « je pense, donc je suis » -, dans son temps et ses lieux. On a beaucoup glosé sur le « donc je suis », alors que l'essentiel est dans le « JE PENSE », c'est-à-dire la capacité et la responsabilité de chaque être humain de penser, de RAISONner et d'agir, de s'ériger en acteur – individuel comme collectif.

Descartes est l'exemple-type de ce que j'appellerai la « sclérosiation » d'une pensée construite comme « cartésianisme » et d'« inventions » multiples.

Il faut « décalaminer » le « cartésianisme » ; vulgate simplificatrice et caricaturale, et le « rationalisme », c'est-à-dire de ce qui est présenté comme l'héritage de Descartes, ainsi que l'a bien montré Denis Kambouchner<sup>7</sup> qui recense 21 thèses qui lui sont prêtées à tort, nous y reviendrons.

Il faut en revenir à la « pensée Descartes », dans ses lieux et temps d'élaboration. On peut difficilement lui reprocher de ne pas avoir eu nos connaissances actuelles de neurologie, comme le fait Antonio Damasio dans *L'erreur de Descartes*<sup>8</sup> ; on ne peut plus aujourd'hui séparer la raison et l'émotion. Etre rationnel, ce n'est pas se couper de ses émotions ; le cerveau qui pense, qui calcule, qui décide n'est pas autre chose que celui qui rit, qui pleure, qui aime, qui éprouve de plaisir et de déplaisir. Il faut toujours resituer chaque pensée dans son contexte de création et la distinguer de ce qui sera ensuite construit comme « cartésianisme », sorte de vulgate simplificatrice, bien souvent caricaturale et simpliste.

De même faut-il éviter de caricaturer Descartes quand il avance dans ses *Méditations métaphysiques* de 1641 « quatre preuves de l'existence de Dieu ». On ne saura jamais si ses preuves – au demeurant peu convaincantes – relevaient d'une croyance profonde au cœur de sa pensée, ou du besoin d'une sorte de « tiers de confiance » pour faire face à la prise de conscience de l'ampleur des méconnaissances scientifiques, ou encore d'un moyen pour contourner ou tempérer la censure, qui allait alors de l'interdiction de publication à l'emprisonnement (Voltaire fut embastillé à deux reprises en 1717 et 1726), ou peut-être d'une combinaison de ces facteurs ; qu'importe !

La « pensée Descartes » est aux fondements des Lumières du siècle suivant, en particulier de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

## **L'héritage des Lumières**

L'originalité de cette construction en Europe occidentale, de l'individu, du collectif et du pouvoir a reposé sur la liberté et les droits individuels dans les limites posées par la loi, la réflexivité et l'autoréflexivité, l'action visant à la maîtrise du monde (naturel, surnaturel, humain) et le travail créateur de richesses sur le plan économique, scientifique, artistique, la projection dans l'avenir et la maîtrise du devenir...

Cette construction de l'individu a conjugué la pluralité et l'unité. L'unité était d'autant plus effective qu'elle n'était pas obtenue par la contrainte de la communauté traditionnelle mais par la reconnaissance de la liberté et par conséquent de la pluralité de ses membres (Hobbes), voire de leur singularité (Montesquieu) et de leurs divisions. L'unité est indissociable de la reconnaissance de la diversité.

---

<sup>5</sup> Karl Popper, *La logique de la découverte scientifique* (1934), Payot, 1995.

<sup>6</sup> Paul Feyerabend, *Contre la méthode, Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (1975), Seuil, 1988.

<sup>7</sup> Denis Kambouchner, *Descartes n'a pas dit*, Les Belles lettres, 2015.

<sup>8</sup> Antonio R. Damasio, *L'erreur de Descartes*, Odile Jacob, 2010.

Les Lumières, c'est l'inversion des rapports traditionnels de subordination de l'homme à la nature. Cette dernière est posée comme objet de l'activité humaine, source de production et de création de richesses. L'individu assure les conditions de sa subsistance par lui-même, par son travail libre ; le travail est le socle de son identité.

Les rapports des individus sont médiatisés par des valeurs, notamment celles de liberté et de droits individuels, d'action transformatrice du monde, d'intérêt général.

Entre la fin du XVIIIe siècle et les années 1970, l'action individuelle et collective a été motivée par l'approfondissement et l'élargissement, permis par les activités productives, des libertés et des droits individuels. Ainsi, action politique et action économique ont été redéfinies.

L'Occident a élaboré une philosophie de l'action marquée par l'émergence de la nation. Les rapports de ce collectif nouveau avec l'Etat et le marché sont objet de débats. Le pouvoir politique est posé au sommet du triangle, comme Dieu auparavant, se subordonnant les autres pouvoirs ; il est garant de l'unité et de la nouvelle autonomie du collectif : il organise et régule la société d'en haut.

Parallèlement, le XIXe siècle fut le siècle des révolutions et de l'irruption de la société civile sur la scène politique, si bien qu'au XXe siècle furent redéfinis les rapports entre société, Etat et marché : le triangle devient plus équilibré par l'émancipation croissante de la société et des individus<sup>9</sup>.

Le pouvoir politique a ainsi cédé des parts de son pouvoir à la société et au marché. L'Etat a pris la place du Dieu soucieux du sort de tous, c'est-à-dire de l'intérêt général. Sa légitimité repose sur son utilité pour la société.

Les « Lumières » ont ainsi été depuis lors la colonne vertébrale des Etats-nations européens, le fondement de la modernité occidentale : la libération de l'individu de la contrainte religieuse et politique ; libérant les croyances et critiques. Cela a permis de condamner le racisme, le colonialisme, l'impérialisme, de poser le cadre des droits humains universels après le nazisme et la Deuxième guerre mondiale.

Les Lumières sont au XVIIIème siècle le triomphe de la raison, la volonté d'établir un savoir rationnel, de l'accroître et de le diffuser. *L'encyclopédie*, sous-titrée « Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers », est toute entière dédiée à la « Raison » ; c'est l'exposé en 35 volumes de l'ensemble des connaissances disponibles dans tous les domaines, soumis à l'examen de la raison et diffusé le plus largement possible pour rompre avec la culture du secret. Il s'agit d'éclairer le peuple des lumières de la raison, d'amener chacun à un usage autonome de la raison.

C'est l'opposition de la lumière, de la clarté et du jour à l'ombre, à l'obscurité, aux ténèbres et à la nuit : c'est le renversement de la métaphore religieuse pour affirmer le primat de la raison sur la superstition, du savoir sur l'ignorance, de la connaissance sur les préjugés.

Mais en même temps, c'est la confrontation entre Rousseau et Voltaire, de l'homme bon ou mauvais par essence. Pour Jean-Jacques Rousseau, l'homme est naturellement bon, c'est la société qui le corrompt ; par contre pour Voltaire, c'est la société qui rend l'homme bon. Jean-Jacques Rousseau assure que l'homme était bon à l'état de nature et a été corrompu par la civilisation et la vie en société. Voltaire fait l'apologie du progrès et du bonheur dans la civilisation.

C'est l'époque où l'intérêt collectif se confronte aux intérêts particuliers. Les idées des philosophes des Lumières inspirent la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789.

---

<sup>9</sup> Voir Marcel Gauchet, *La révolution moderne*, Gallimard, 2007.